VOLUME !

Volume !

La revue des musiques populaires

13 : 1 | 2016

La scène punk en France

Des origines de la grotte punk, de la conservation de l'os à l'errance des sentiments

On the Origins of the Punk Grotto, from the Conservation of Bones to the Wandering of Feelings

Christophe Massé

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/volume/5125>

DOI : 10.4000/volume.5125

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2016

Pagination : 179-184

ISBN : 978-2-913169-41-8

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Christophe Massé, « Des origines de la grotte punk, de la conservation de l'os à l'errance des sentiments », *Volume !* [En ligne], 13 : 1 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2016, consulté le 13 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/volume/5125> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.5125>

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

Des origines de la grotte punk, de la conservation de l'os à l'errance des sentiments

par

Christophe Massé

Auteur *et plasticien, président de Sous la Tente, un lieu indépendant pour l'art contemporain, Christophe Massé témoigne de l'importance du punk et de sa réception à travers les souvenirs d'un adolescent saisi brutalement, dans une France immobile et atone, par l'urgence d'un message, d'une énergie. Il montre implicitement tout ce que cette fêlure émancipatrice, rendue ici avec sensibilité, a pu apporter dans une réflexion et un projet artistique sur le long terme.*

En 1976, Christophe Massé arpente les rues de Perpignan, ville de province morte dans laquelle on meurt d'ennui. Avec des amis, ils s'inventent des histoires pour passer le temps. Le rock n'a pas encore de prise sur eux jusqu'au soir où l'un d'entre eux ramène de l'internat une cassette des Ramones.

Christophe découvre ensuite fortuitement le mot punk, puis ses origines et tout ce qu'il peut créer de révolte dans un imaginaire. À partir de ce moment s'opère chez Christophe un basculement qui le fait devenir punk dans l'âme et qui l'amène à traduire désormais par l'écriture et la peinture sa manière de vivre l'instant.

Le texte autobiographique qu'il nous livre ici est une ballade cocasse et mélancolique qui témoigne à sa manière de ces éclats de vie et de cette brève période vécue de manière intense, personnelle, intime et néanmoins partagée, loin des grands centres de gravité du punk.

LUC ROBÈNE & Solveig SERRE

À Lefre, Gigue, Papi, La Veuve qui ont disparu parmi les ombres.

« I never believed » - Steve Bators

Je me suis toujours considéré punk. Même sans doute avant le punk. Le punk était composé d'un mélange de facteurs qui devait correspondre avec ce que j'étais et que je n'avais pas encore vraiment identifié comme tel. Il y avait les fondations d'une confrontation entre deux univers distincts, l'un mélancolique et l'autre provocateur; sans doute aussi l'idée détonante du refus de se conformer à des règles données et de creuser en soi dans sa différence, pour exister en compagnie d'autres exemplaires de soi qui n'étaient absolument pas identiques. En émanait un sentiment de liberté et de rébellion lié à un puissant besoin d'individualisme qui me correspondait aussi. Accompagné par la volonté d'un dépassement du simple comportement narcissique primaire, tout en conservant une posture précise m'éloignant d'une communauté artistique institutionnelle qui ne m'intéressait pas. Faire des « choses ». Les faire à *sa* façon. Le faire soi-même. Pas forcément de manière attendue et avec l'idée de ne pas s'arrêter en route, idée elle aussi en opposition à celle d'un avenir projeté dans le futur que la doctrine punk écartait d'un revers de main. J'étais un vaurien. J'avais grandi avec ce sentiment. J'avais envie d'inventer et de créer dans l'univers du vaurien. La solitude m'intriguait, elle me plaisait. Je voulais extraire d'elle ce que j'étais réellement.

J'ai entendu pour la première fois le mot punk en 1975. C'était en juillet. Nous partions, mes

parents et moi, depuis Perpignan, accompagner une partie de la famille de mon père à Eus, un petit village sur les contreforts des Pyrénées. Sur la route, nous nous suivions dans deux voitures. Mon oncle roulait devant, dans une automobile louée dans laquelle se trouvaient ma tante, ma cousine et une correspondante anglaise qui était venue passer quelques jours avec eux. À un moment donné, ma mère, qui conduisait, doubla et avec mon père nous sortîmes de concert nos culs par la fenêtre. L'onde de choc fut assez terrible. Un peu plus tard sur une aire de parking, mon oncle, que l'on savait intérieurement mort de rire, ne laissa rien paraître; ma tante et ma cousine étaient ulcérées, la jeune Anglaise ne cachait pas sa joie.

Pendant quelques jours, nous fîmes connaissance et quelques bêtises supplémentaires. L'Anglaise m'appelait punk ou punky. Elle me raconta qu'à Londres des tas de types dans des accoutrements incroyables commençaient à se balader dans les rues, qu'ils portaient les cheveux dressés sur la tête, rehaussés de couleurs vives. Ils étaient affublés de badges, d'épingles à nourrice, de chaînes et de tout un barda qui les rendait provocants et fascinants. Ils écoutaient une musique violente et saccadée, pas mélodique du tout, et la plupart du temps jouée par des individus qui ne connaissaient rien à la musique. Ça ne me disait absolument rien. Ce que je retins, c'est le nom et les épingles à nourrice, dont celle qu'elle me laissa en souvenir. Une belle épingle que j'ai gardé des années sur mon manteau et que j'ai toujours.

Des origines de la grotte punk...

C'est avec La Gigue et quelques temps avant de nous faire renvoyer définitivement du collège que j'ai partagé mes premiers émois pour la musique. Il adorait le rock sous toutes les formes qu'il pouvait en capter : des groupes très divers et éloignés les uns des autres comme Wishbone Ash, Mc5, Emerson Lake and Palmer, America, Van der Graaf Generator. La Gigue avait dérobé une carte mystérieuse au paternel, comme il l'appelait, un homme autoritaire qui dirigeait l'une des grosses banques de la ville. La carte à puce qu'avait inventée Roland Moreno équipait désormais un tout nouvel objet. Gigue me la brandit un jour sous le nez en gloussant, aussi heureux de semer la panique dans la vie de son père que d'imaginer la surprise qu'il allait me faire en retirant dans l'un des premiers distributeurs de billets de la ville une petite liasse de Bonaparte flambant neufs.

C'est « Ici tous les hérissons », la devise du mythique Mélodisc, magasin de disques vinyles de la rue Mailly à Perpignan dirigé par un homme atypique (certainement le premier punk en costume cravate de la ville) qui poursuivait les clients à la sortie du magasin jusque dans la rue, en leur demandant s'ils avaient trouvé leur bonheur, s'insurgeant de l'impolitesse des uns et des autres, criant haut et fort sa joie ou son mécontentement, c'est ici dans ce fief de la musique internationale que La Gigue acheta une pile de vinyles, que nous allâmes écouter à la dérobée et qu'il cacha ensuite sous les lattes du plancher de sa chambre. Nous sommes en 1977, au milieu de ces disques... *Never Mind the Bollock's* by The Sex Pistols.

Dans ma grotte, je peignais sur des mouchoirs en papier que je mettais à faire sécher sur le radiateur de ma chambre. J'ai commencé la peinture de cette façon. Une relation à l'Art. Avec l'art brut présent, l'art abstrait français des années 1950, quelques hommes du commun à l'ouvrage et les silhouettes fantomatiques des auteurs et artistes underground des années 1970.

« I'm lost in the supermarket » - The Clash

Vous ne m'avez pas permis le bonheur, ni geindre, mais critiquer, courir partout. J'ai dans mes mauvais choix ouvert la porte aux insatisfaites. Vous déplacez vos histoires sur les pourtours du rangement, en permanence : acheter, ranger, se soigner, n'aboutissent eux non plus comme actes nulle part qu'à ce cycle de recommencement permanent et inéluctable. Compagnons de vos frustrations, de votre colère sourde, que vous finissez par faire payer aux autres.
Paroles, Christophe Massé – Musique, The Que Dalle.

The Que Dalle n'était rien du tout. Un trio. La Veuve nous avait rejoint parce qu'il avait trouvé une basse et un petit ampli dans le garage commun de l'immeuble où il rangeait sa moto. Papi avait une batterie chez lui ; sa mère lui avait acheté une batterie cinq fûts ! Il avait tapissé les toms et les cymbales de papier journal et de carton, et jouait la plupart du temps sans produire de son, juste un bruit mat, pour ne pas déranger ses grands-parents chez qui il vivait. Quand ces derniers partaient se balader, nous nous retrouvions pour lâcher tout ce que nous avions en nous et je beuglais les paroles de chansons que j'écrivais : textes personnels mélangés aux slogans et phrases empruntées à des auteurs, paroliers ou

présentateurs de télévision. Nous n'avons jamais joué en public. Nous enregistrons des cassettes sur plusieurs magnétophones à la fois. Il ne reste rien de ce qui est vécu. Une histoire sans fin à l'opposé de celle du punk, temps destructif et lucide, sans concession au système.

Je me suis coiffé, et avec du dentifrice mes petits pics sont restés bien droits sur la tête. La nuit je collais avec un guitariste et chanteur des affiches pour son groupe de rock progressif. La colle dégoulinait et nous prenions la mesure du vide dans laquelle la ville se trouvait sur le plan culturel à cette époque. Le son lourd est venu d'une escapade. Nous fîmes de l'auto-stop en passant par l'autoroute. À la sortie de la ville, un poids lourd s'arrêta et nous embarqua. Le chauffeur était avenant, il aimait la musique, il nous fila des sandwiches et nous laissa des démos de groupes de metal. Il se détourna même pour nous déposer un peu moins à l'extérieur de la ville, pas loin de Fourvière pour aller voir à Lyon un festival avec Electric Callas, Ganafoul, Marie et les Garçons, Bijou, Téléphone. Et nous rentrâmes le même jour, le lendemain... je ne sais pas comment. Je ne m'en souviens plus.

L'invention de la peur tentait de nous séparer du reste des hommes. Le reflet dans les vitres me suivait. Méphisto of Perpignan, dans l'embrasement des grandes portes cochères, la prégnance de l'art en moi et la xénophobie envahissante, autour partout, nostalgiques de la guerre d'Algérie et les teints de cire qui peuplaient la ville pour chasser l'Arabe hors des frontières. J'ai détesté ce temps, cette ville.

L'âge du punk enfle et aucune échappatoire n'est autorisée. La reconversion semble pour moi encore une source d'ennui. Comment s'échapper d'une doctrine qui ne soit jamais le soleil au bout de la route, jamais. Nous nous surprenons, à ce moment précis, à envisager que la fidélité aux sentiments de ce courant, soit se rapproche d'un propos désuet et n'accompagne aucune autre solution dans le temps, soit s'observe en lien avec des phénomènes de synchronicité. Nous arpentons les rues alors que sur la terre se formule notre progressif désordre, lié à celui du dedans. La contemplation et les espaces paranormaux dans lesquels explorer nos fêlures dans leurs couches successives deviennent l'enjeu de toutes nos vies. Je recherche dans le temps des fractions. Celles qui me bouleversent et avec lesquelles je crée du vent ; léger, odorant, chaud.

Pour donner de nos nouvelles, nous étions dans le refus du système médiatique. Nous inventâmes le nôtre. Un réseau planétaire qui passait par des envois postaux dans le monde entier. S'exprimer et tellement produire. Une production sous des formes diverses : de musique, de textes, de collages, d'enregistrement, d'émissions de radio, de fanzines, de costumes et d'accoutrements pour faire avec des films en super huit.

Je suis allé à Londres. Mon individualité, en se retirant des structures proposées, s'est renforcée et blindée là-bas. Je n'avais pas assez d'argent pour me loger à la Middlesex Polytechnic, l'on me signifia que mon séjour dans l'établissement (j'étais dans un échange entre l'École des Beaux-Arts de Perpignan et la Royal Middlesex Polytechnic of Art à Londres) ne comporterait qu'un

enseignement et que ni une chambre ni même un lit ne pouvaient m'être proposés. J'ai squatté durant les premiers mois plusieurs lieux autour de l'école, avec en premier Jonathan qui connaissait Marseille, puis avec des élèves et des professeurs (!) de l'institution et des professeurs qui occupaient un bâtiment désaffecté dans Finsbury Park. Puis je suis parti habiter avec le modèle vivant sur Seven Sister Road, et je ne suis plus retourné à l'école (l'administration n'a jamais rien signalé et personne ne s'est aperçu de quoi que ce soit). Je ne sais pas à combien de concerts j'ai pu assister. Pour me nourrir, je buvais du lait que je prenais sur les marches des escaliers alentours et j'avalais un hamburger avec des oignons et de la viande bouillie qu'un type me vendait 25 pences au coin d'une rue par laquelle je passais chaque jour pour aller dans la cité. Un jour, le type m'a dit un truc en souriant que je n'ai pas compris, et chaque jour après il me donna deux hamburgers pour le prix d'un. Le jour où je suis parti, j'ai couru pour faire un petit détour avant de prendre le train, il n'était pas là. Il y avait sa carriole, sur laquelle j'ai déposé une peinture. Je parle un anglais particulier mais je suis incapable de comprendre ce que l'on me dit dans cette langue.

J'étais en activité et toute une dense énergie se dégageait de chacune de mes initiatives qui devenaient des productions de l'instant. Elles supportaient, point à ne pas négliger, l'absence d'avenir, et ces projets une fois achevés étaient destinés à disparaître. Leur avenir ne se considérait pas dans le temps et existait sans rapport avec le mercantilisme, car aucun des actes de cette création n'avait pour but ou n'avait pour répercussion leurs ins-

criptions sur un quelconque modèle de rentabilité. Elles participaient de l'instant, se désintégraient ou s'effaçaient. Le clash en quelque sorte. Ce qui s'apparente à une pratique artistique, quelque chose d'assez brut et de pas vénal, basé sur un travail, sa puissance d'élaboration rapide, ces innovations incessantes au stade personnel, dans un registre renouvelé de lieux et de matériaux, le tout à l'écart de presque tous les décideurs, du fonctionnement institutionnel et marchand, demeurait intact.

Privilégier l'instant de la rencontre. Des paroles et des actes, et le détournement des activités nécessaires au bon fonctionnement d'une vie contraignante mais composée de codes à connaître et à accepter pour parvenir à un certain équilibre n'est toujours pas de mise. L'échange et le partage sont restés prioritaires. Tout cela n'était pas totalement étranger à une culture précise de ces attitudes et de ces actions, le désarroi venait en premier, suivi de la mélancolie. Le choix des initiatives de vie découlait d'une économie de moyen conservée aujourd'hui : les matériaux pauvres, la consommation minimum et la plupart des choses qui me sont personnelles encore en ce moment. L'impact des érosions, conversations, et toute une kyrielle d'actions vont de pair avec une économie de moyens volontaire.

Le punk partage ce temps entre une débauche d'énergie et immédiatement la constatation qu'elle est inutile. Les punks que j'ai connus sont aujourd'hui pères et mères, prospères, propriétaires, en phase avec le progrès, présents dans leurs projets de vie. Les autres sont mort(e)s (foie, poumons, cœur). Ce paradoxe peut tenir en

quelques mots, tant il est difficile de garder le cap du « No Future » en demeurant vivant ! La mélancolie n'est pas une tenue aisée à porter à long terme et des prémisses aux avant-gardes, nous nous trouvons bien entendu victimes parfois de convictions dont nous ne mesurons pas tout à fait l'ampleur, ni leur exigence au long cours. L'authentique punk est en train d'assembler les actes de son suicide. Il guette sur les parois du

non renoncement le moment opportun pour oser se passer la corde au cou. Disparaître n'est point une crainte sur l'horizon enflammé, c'est la tristesse de laisser le peu qui compte et la trace d'une erreur se débrouiller toute seule dans le temps qui imprègne les draps de la sueur froide des jours sans lendemain.

Bordeaux/Le Bouscat, 1^{er} mai 2015.